

Compte-rendu Séance II – 10 décembre 2013

Séminaire Muséologie

Après une séance d'ouverture présentant les enjeux philosophiques de notre thème, cette deuxième séance a été consacrée à une réflexion historique sur la lecture collaborative. Deux intervenants de renom ont été invités à nourrir cette réflexion : Roger Chartier, historien spécialiste de l'histoire de la lecture, professeur au Collège de France ; et Alain Giffard, administrateur civil au Ministère de la Culture et directeur du groupement d'intérêt scientifique « Culture-médias & numérique ».

Intervention de Roger Chartier

S'interrogeant sur la notion même de lecture collaborative, peu fréquente chez les historiens, Roger Chartier en a distingué trois dimensions constitutives : les pratiques de lecture, les dispositifs textuels comme la glose ou la note marginale, et les formes de sociabilité dans le rapport à l'écrit. Il a posé, en problématique, la question de l'articulation entre la morphologie des pratiques individuelles et la description historique des formes de collaboration. Pour y répondre, il s'est attaché à l'étude de trois notions participant de la lecture collaborative : l'annotation, la glose et le paratexte.

Dans une première partie, il s'est concentré sur l'âge d'or de l'annotation des livres dans les livres : la Renaissance. Montrant que cette pratique était à la fois une technique de lecture et une technique de composition, il a mis en évidence les quatre étapes essentielles de la lecture humaniste : d'abord l'annotation dans les marges, puis la copie d'éléments du texte sur des supports réutilisables comme la tablette, en troisième lieu le transfert de citations et sentences dans un cahier de lieux communs, outil fondamental du lettré humaniste pré-catégorisé en classes et en thèmes, et enfin le réemploi dans un nouveau discours des choses et faits consignés dans ces cahiers. Si cette méthode de lecture et de composition était largement dominante chez les érudits (comme Jean Bodin), Roger Chartier observe cependant que certains lecteurs humanistes n'étaient pas praticiens de cette technique des lieux communs (par exemple Montaigne), et que l'annotation Renaissance est très différente de celle des XIII^{ème}, XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, beaucoup plus liée à une lecture personnelle qu'à l'extraction de vérités universelles. Se demandant selon quels modes on passe de ces pratiques individuelles à la collaboration, il a ensuite distingué trois types de généalogies. La première consiste dans une lecture à plusieurs dont les annotations sont les traces matérielles, à l'instar des pratiques d'annotation de Gabriel Harvey, suivant la thèse d'Anthony Grafton dans *La Page de l'antiquité à l'ère du numérique*. Une deuxième généalogie réside dans les pratiques intellectuelles de plusieurs auteurs autour d'un même ouvrage, comme les *Centuries* de Magdeburg écrits par quinze personnes, ou entre plusieurs étudiants, où ceux-ci partagent le lire à haute voix et l'écriture des cahiers de lieux communs, comme le prescrit le traité *De Arte expendi*. Une troisième généalogie se trouve dans la division des tâches entre un écrivain ou savant et tout un monde de copistes et de secrétaires, qui copient le manuscrit autographe de l'auteur, indexent un livre, font des extraits ou annotent des ouvrages, ce qui était notamment le cas d'Erasmus disposant de huit secrétaires, ainsi qu'un partage des lectures à travers la publication d'anthologies de lieux communs, recueils qui pouvaient compiler la citation d'auteurs Anciens avec celles d'auteurs contemporains.

Dans un deuxième temps de son exposé, Roger Chartier s'est penché sur la pratique de la glose, faite dans le cadre de l'utilisation du livre dans l'enseignement universitaire, et qui témoignait également d'une pratique collaborative, le texte biblique étant glosé par plusieurs mains qui se sédimentent sur la page. Outre les gloses écrites, il souligne aussi l'importance, dès le XII^{ème} siècle, des pratiques de

lecture à haute voix liées à une sociabilité de la lecture, qui perdurent dans les temps modernes avec par exemple les lectures publiques, populaires ou lettrées, évoquées dans *Don Quichotte*.

Dans une dernière partie, Roger Chartier s'est intéressé de manière critique à la notion de paratexte pour mettre en évidence un contexte intellectuel essentiel à la lecture : la bibliothèque. En effet, loin de l'image de solitude et de retraite qu'en donne Montaigne, la bibliothèque humaniste était un lieu essentiel aux transactions du savoir, à l'utilité collaborative et aux lectures faites en commun, parmi ceux qu'évoque Christian Jacob dans les *Lieux de savoir*.

Intervention d'Alain Giffard

Le sujet de l'exposé d'Alain Giffard était de savoir ce qu'apportent l'histoire et l'anthropologie à la compréhension des « lectures industrielles » et de la lecture numérique. En soulignant que l'apport fondamental de l'histoire de la lecture est de reconnaître l'autonomie et la singularité de celle-ci en tant que pratique, il s'attache cependant à la question cruciale de comprendre comme cet ordre de la lecture s'articule avec l'ordre des livres.

Dans un premier temps, il s'est consacré à l'étude de l'art de lire du *Didascalion* d'Hugues de Saint-Victor au XII^{ème} siècle. Pour cet érudit pré-renaissant, grand lecteur de Saint-Augustin, l'art de lire est avant tout une technique de soi, où l'acte de lecture compte moins que l'exercice de la lecture, à savoir sa répétition et son entraînement au sein d'une véritable étude. S'appuyant sur le lien établi par Augustin entre *lectio* et *meditatio*, Hugues de Saint-Victor fait de la lecture l'exercice de base qui ouvre sur la vie de l'esprit, accordant une place privilégiée à la *memoria* qui assure le passage de l'un à l'autre. La méditation s'appuie selon lui non seulement sur la lecture du livre mais encore sur celle du livre de la mémoire, sur une lecture qui procède par analyse, division et discrétisation du texte en unités logiques selon des jalons matériels, comme le souligne l'analyse de Mary Carruthers sur la relation entre le livre médiéval et l'art de la mémoire.

Dans un deuxième temps de son exposé, Alain Giffard examine cette technique de lecture du monde pré-renaissant au regard des mutations actuelles de la lecture, notamment de la lecture numérique. Le point-clé de sa réflexion porte sur l'idée d'un lien entre lecture numérique et culture de soi, selon laquelle loin de s'arrêter au texte numérique et au médium, l'analyse devrait remonter vers la lecture numérique et surtout vers le lecteur lui-même, le sujet comme Hugues de Saint-Victor où s'opèrent les activités fondamentales de la *memoria* et de la *reminiscentia*. C'est en effet le point de vue de M. Wolf (*Proust and the Squid*) et de N. Carr (*Is Google Making us Stupid ?*), qui soulignent chacun deux types de conséquences du texte numérique sur le sujet lecteur : la « surcharge cognitive », en termes de visibilité et de lisibilité, ainsi que les difficultés d'attention. Ces analyses conduisent Alain Giffard à l'hypothèse des lectures industrielles, décrivant la mutation d'une lecture devenue pour la première fois une industrie où s'entrelacent les lectures humaine et machinique, et où la lecture est détournée en vue de la consommation (selon l'exemple des marchés bifaces, qui utilisent les indices de lecture dans un but de vente). Ce changement redouble l'importance d'étudier ce que l'IRI appelle l'écologie de l'attention, une attention qui ne s'oppose pas seulement à la distraction ou à l'information mais encore à elle-même, lorsqu'elle risque d'être captée dans l'objectif d'être détournée.

La dernière partie de l'exposé d'Alain Giffard se concentre enfin sur l'ordre des textes numériques. Il observe en effet qu'avec l'espace des livres industriels, on est passé de l'unicité de l'auteur (au temps d'Hugues de Saint-Victor) à la pluralité des auteurs et enfin, à l'ère du numérique, à la fragmentation et l'effacement de l'auteur (dont témoignent, sur le web, l'anonymat, la signature multiple, l'échange de rôle entre auteur et lecteur ou l'absence d'original, indices d'un flou généralisé entre l'auteur des mots et les mots, mais aussi entre l'auteur des mots et les choses dont parlent ces mots). L'ordre des

textes numériques est dès lors à envisager comme un ordre des textes stratégiques, selon des formes telles que le commerce électronique, la culture des marques, l'advertainment, l'éditorialisation des contenus de sociétés qui sont explicitement liées à l'économie de l'attention, ou l'achat de mots par Google. Ces cinq classes de textes à valeur marchande, qui se combinent avec la fragmentation de la notion d'auteur à l'ère numérique, aboutissent à d'importantes conclusions. Elles témoignent en effet d'une rupture anthropologique, où l'ordre des textes est désormais structuré par des industries de l'attention et notamment Google, qui fait de chaque texte numérique ou imprimé un vecteur de publicité. Enfin ce système, tel qu'il est géré par Google, est structuré de manière hiérarchique voire hyper-hiérarchique, en dépit de l'horizontalité du web prônée par Tim Berners-Lee. Dans le nouvel ordre des livres, la priorité est donnée aux textes qui sont le plus proches de la consommation, qui leur donne également priorité dans l'économie de l'attention et dans la hiérarchie réelle du web.